

Dans les secondes fugaces de l'ultime souvenir, l'image de la Birmanie, pour lui ce sera le soleil et un parasol de femme. Quelles visions en gardera-t-il? Les eaux de la Salouen, couleur de café, roulant après un orage, les palissades couvertes de filets de pêche à l'aube, les reflets mordorés du curcuma moulu, les lianes pleureuses de la jungle. Pendant des mois les images avaient tremblé au fond de ses yeux, clignotant comme des flammes de bougies, parfois s'imposant, ou encore défilant simplement telles les roulettes d'un cirque ambulante qu'on aperçoit sur la route : chacune d'elles étant un récit qui défie la vraisemblance, non par la faute du scénario, mais parce que la Nature ne saurait autoriser une telle condensation des couleurs sans que ce soit dérobé aux autres parties du monde.

Pourtant, au-dessus de ces visions le soleil se lève, torride, se déversant sur elles comme de la peinture blanche ruisselante. Le Bedin-saya, qui interprète les rêves dans les coins ombragés des marchés aux odeurs aromatiques, lui a raconté une légende selon laquelle le soleil qui se lève en Birmanie n'est pas le même que celui qui se lève dans le reste du monde. Il lui suffisait de regarder le ciel

pour le savoir. De voir comme il inondait les rues, s'immisçant dans les fissures et les ombres, anéantissant les perspectives et les textures. De voir comme il brûlait, scintillait, s'embrasait, et le bord de l'horizon était comme un daguerréotype qui prend feu, surexposé, avec les bords qui se recroquevillent. Comme il liquéfiait le ciel, les banians, l'air épais, son propre souffle, sa gorge, son sang. Comme les mirages s'approchaient pour lui tordre les mains du fin fond des routes lointaines. Comme sa peau pelait, se craquelait.

Maintenant ce soleil est suspendu au-dessus d'une route desséchée. Sous le soleil une femme, seule, marche sous un parasol, sa robe de coton léger tremble dans la brise, ses pieds nus la transportent jusqu'à la limite où l'on cesse presque de la voir. Il la regarde, il la voit s'approcher du soleil, seule. Il voudrait l'appeler, mais il ne peut pas parler.

La femme s'avance et pénètre dans un mirage, dans le reflet fantomatique de lumière et d'eau que les Birmans appellent than hlat. Autour d'elle, l'air vacille, tournoie, désintégrant son corps, le faisant voler en éclats. Et alors elle disparaît elle aussi. Il ne reste plus que le soleil et le parasol.

Ministère de la Guerre
Londres
le 24 octobre 1886

Cher Monsieur Drake,

Le ministère a sollicité notre collaboration au service de Sa Majesté, mais j'apprends que l'on ne vous a pas précisé la nature de votre mission. Cette lettre a donc pour but de vous en expliquer l'importance et l'urgence. Vous voudrez bien ensuite vous présenter au ministère de la Guerre, où le colonel Killian, chef des opérations de la Division birmane, ainsi que moi-même, vous donnerons des instructions plus complètes.

Un bref rappel historique. Comme vous le savez sûrement, depuis l'annexion des États de la région côtière de la Birmanie, il y a soixante ans, jusqu'à récemment celle de Mandalay et de la Birmanie du Nord, Sa Majesté a toujours considéré que l'occupation et la pacification du territoire étaient essentielles à la sécurité de notre Empire dans

l'ensemble de l'Asie. Malgré nos victoires militaires, plusieurs événements viennent mettre sérieusement en danger nos possessions birmanes. Selon un rapport de nos services de renseignements, des troupes françaises sont rassemblées le long du Mékong en Indochine, cependant qu'à l'intérieur de la Birmanie des révoltes locales menacent notre autorité sur les régions les plus éloignées du pays.

En 1869, lors du règne du roi birman Mindon Min, nous avons envoyé en Birmanie un médecin-major du nom d'Anthony Carroll, diplômé de l'Hôpital universitaire de Londres. En 1874, il a été nommé dans un poste éloigné des États Chan, près des frontières orientales de la colonie. Depuis son arrivée, le médecin-major s'est rendu indispensable à l'armée, bien au-delà de ses obligations strictement médicales. Il a réussi à former des alliances avec des princes locaux, et, bien qu'éloigné de nos postes de commandement, son camp fournit un accès crucial au plateau Chan du sud et permet le déploiement rapide de troupes jusqu'à la frontière du Siam. Les activités menées par Carroll sont assez inhabituelles, vous aurez toutes les informations nécessaires lorsque vous vous présenterez au ministère. Ce qui inquiète la Couronne aujourd'hui, c'est une note assez étrange envoyée le mois dernier par le médecin-major, la plus récente d'une série de lettres passablement déconcertantes, à propos d'un piano et de l'importance qu'il attache à cet instrument.

Voici ce qui nous préoccupe : bien que nous soyons habitués à recevoir du médecin-major des demandes insolites concernant ses recherches médicales, nous sommes tombés des nues en recevant en décembre dernier une lettre qui réclamait l'achat et l'envoi immédiats d'un piano à queue Érard. Nos agents de Mandalay ont commencé par se montrer sceptiques, mais ils ont reçu deux jours plus tard, par coursier, un second message confirmant le sérieux de la

requête : comme si Carroll, avec perspicacité, avait deviné la perplexité de nos services. Nous avons répondu que l'envoi d'un piano à queue était impossible d'un simple point de vue logistique, si bien qu'une semaine plus tard, arriva un nouveau messenger, hors d'haleine, porteur d'une simple note dont le contenu mérite d'être reproduit ici *in extenso*.

Messieurs,

Avec tout le respect que je dois à vos services, je me permets de réitérer ma demande. Je sais l'importance de mon poste pour la sécurité de la région. Au cas où vous vous méprendriez sur l'urgence de ma requête, sachez que je vous remettrai ma démission si je n'ai pas reçu le piano dans un délai de trois mois. Je connais mes droits, et je sais que, vu mon rang et mes états de service, je peux prétendre à une pension et à toutes les indemnités d'usage, au cas où je rentrerais en Angleterre.

*Médecin-major Anthony J. Carroll
Mae Lwin, États Chan.*

Comme vous pouvez l'imaginer, cette lettre a semé la consternation parmi nous. Le médecin-major avait été un serviteur irréprochable de la Couronne avec des états de service exemplaires. En même temps, il savait bien que nous dépendions de lui et de ses alliances avec les princes locaux, et à quel point de telles alliances sont cruciales pour une puissance européenne. Après discussion, nous avons cédé et un Érard de 1840 a été expédié d'Angleterre. Il est arrivé à Mandalay au début de février, a été transporté jusqu'au camp à dos d'éléphant, puis à pied par Carroll lui-même. Même si toute cette aventure a été source de contrariété pour une partie de notre personnel en Birmanie, on peut dire que la mission a été un succès. Au cours des mois suivants, Carroll a continué à rendre d'excellents services, à repérer

de mieux en mieux les itinéraires d'approvisionnement des troupes à travers le plateau Chan. Et puis le mois dernier, nous avons reçu une autre requête. Il semblerait que l'humidité ait gonflé le bois de l'Érard, maintenant désaccordé, et que tous les efforts locaux pour le réparer aient échoué.

Nous en arrivons donc à l'objet de cette correspondance. Dans sa lettre, Carroll réclame expressément un accordeur spécialisé dans les pianos à queue Érard. Nous avons répliqué qu'il y avait peut-être des moyens moins compliqués de réparer le piano, mais il est resté inflexible. Nous avons fini par donner notre accord et, en examinant le répertoire des accordeurs de piano de Londres, nous avons relevé plusieurs noms d'excellents spécialistes. Comme vous le savez sûrement, les gens qui pratiquent votre profession sont pour la plupart relativement âgés et peu aptes à voyager dans des conditions difficiles. Nous en avons donc retenu deux : vous-même et M. Claude Hastings de Poultry, dans la Cité. Étant donné que vous apparaissez comme expert en pianos Érard, il nous a paru approprié de solliciter vos services. Au cas où vous refuseriez, nous nous adresserions à M. Hastings. La Couronne est prête à vous verser, pour trois mois de service, un salaire équivalant à un an de travail.

Votre compétence et votre expérience vous qualifient pleinement pour cette mission d'une extrême importance. Nous vous prions instamment de bien vouloir prendre contact avec nos services dans les meilleurs délais pour discuter de cette question.

Avec mes sentiments respectueux,

Colonel George Fitzgerald,
Sous-directeur des Opérations militaires
Division de la Birmanie et des Indes orientales

C'était la fin de l'après-midi. Le soleil passant à travers une petite fenêtre éclairait une pièce remplie de cadres de pianos. Edgar Drake, accordeur, expert en pianos Érard, posa la lettre sur son bureau. Un piano à queue de 1840, c'est une beauté, se dit-il. Il plia délicatement la lettre, la glissa dans la poche de sa veste. Et la Birmanie, c'est loin.

LIVRE UN

Fugue (du latin *fuga, fugere*, fuir). **1.** Composition musicale polyphonique, répétant un ou plusieurs thèmes, dans le respect des règles du contrepoint. **2. Psych.** Trouble pathologique consistant à fuir sa propre identité.

C'est l'après-midi. Dans le bureau du colonel Killian, chef des opérations de la Division birmane de l'armée britannique, Edgar Drake est assis près de deux conduites de chauffage noirâtres qui donnent des coups de bélier ; il regarde par la fenêtre tomber la pluie battante. À l'autre bout de la pièce se tient le colonel, un homme massif au teint hâlé, avec un toupet de cheveux roux et une moustache imposante, bien lissée, qui souligne l'éclat tranchant de ses yeux verts. Au mur, derrière son bureau, sont accrochés une longue lance bantoue et un bouclier peint qui exhibe ses cicatrices. Le colonel porte un uniforme écarlate à galons noirs. Drake garderait en mémoire les épaulettes qui évoquaient pour lui les zébrures d'un tigre, et l'écarlate qui renforçait le vert des yeux.

Le colonel était entré dans la pièce, avait tiré une chaise derrière le bureau d'acajou poli aux sombres reflets et s'était mis à feuilleter des dossiers. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Il finit par lever les yeux. De sa moustache sortit une voix puissante de baryton. « Excusez-moi de vous avoir

fait attendre, monsieur Drake. J'avais une affaire urgente à régler.»

L'accordeur de piano quitta la fenêtre des yeux. «Je vous en prie, colonel.» Il fit tourner entre ses doigts son chapeau posé sur ses genoux.

«Si vous voulez bien, nous irons droit au fait. Et d'abord, bienvenue au ministère de la Guerre. C'est la première fois, j'imagine, que vous venez ici?» Il ne laissa pas à l'accordeur le temps de répondre. «Au nom de mon personnel et de mes supérieurs, je vous remercie de bien vouloir vous intéresser à cette affaire que nous estimons très importante. Nous avons préparé un dossier sur l'ensemble de la situation. Si vous le permettez, le plus simple sera que je vous en donne un résumé. Quand vous le connaîtrez, nous discuterons des questions que vous souhaitez poser.

– Merci, colonel, répondit l'accordeur sur un ton respectueux. Je reconnais que votre requête m'a déconcerté. Elle est plutôt insolite.»

De l'autre côté du bureau, la moustache eut un frémissement. «Insolite en effet. Il y a beaucoup à dire sur cette affaire. Comme vous l'avez sans doute compris, il s'agit autant d'un homme que d'un piano. C'est pourquoi je vais commencer par parler du médecin-major Carroll lui-même.»

L'accordeur fit un signe d'assentiment.

«Je passerai sur les détails de la jeunesse de Carroll. En fait, son passé est assez mystérieux, nous n'en savons pas grand-chose. Il est né en 1833, d'ascendance irlandaise; son père était Thomas Carroll, professeur de littérature grecque dans un collège de l'Oxfordshire. Même si sa famille n'a jamais été fortunée, l'intérêt du père pour les études s'est transmis au fils, qui fut un excellent élève et partit de chez lui faire sa médecine à l'Hôpital universitaire de Londres. Une fois diplômé, plutôt que d'ouvrir un cabinet privé comme

la plupart de ses condisciples, il a demandé un poste en province dans un hôpital pour les pauvres. Nous n'avons pas non plus beaucoup de renseignements sur cette période de sa vie, sinon qu'il est resté cinq ans en province et s'est marié avec une jeune fille de la région. Le mariage a été de courte durée. Sa femme est morte en couches, ainsi que leur enfant, et Carroll ne s'est jamais remarié. »

Le colonel s'éclaircit la voix, manipula machinalement un document et poursuivit : « Après la mort de sa femme, Carroll est retourné à Londres où il a postulé à l'asile des déshérités de l'East End pendant l'épidémie de choléra. Il n'y est resté que deux ans. En 1863, il a obtenu une charge de médecin militaire dans le cadre de l'armée.

« À partir de là nous avons davantage d'informations. Carroll a été nommé médecin au 28^e d'infanterie de Bristol, mais, quatre mois seulement après, il a demandé à partir servir dans les colonies. Sa candidature a été immédiatement acceptée et il a été nommé sous-directeur de l'hôpital militaire de Saharanpur, en Inde. Il s'y est très vite acquis une réputation d'excellent médecin, un peu de tête brûlée aussi. Il accompagnait souvent des expéditions au Pendjab et au Cachemire, missions rendues dangereuses non seulement à cause des tribus locales, mais aussi des forces russes, puisque le tsar conteste nos conquêtes territoriales. De plus, Carroll passe pour être un homme de lettres, sans que cela explique la... disons, la ferveur avec laquelle il a réclamé un piano.

« D'après plusieurs de ses supérieurs, il lui arrive de sauter son tour de garde pour aller lire de la poésie dans les jardins de l'hôpital. On a fini par admettre cette pratique parce qu'un jour, paraît-il, Carroll aurait lu un poème de Shelley – *Ozymandias*, je crois – à un chef de tribu qu'on soignait à l'hôpital. L'homme, qui malgré la signature d'un traité de coopération refusait d'engager des troupes, revint

à l'hôpital une semaine plus tard et demanda à voir Carroll, et non le commandant. Il amenait trois cents de ses hommes qu'il voulait mettre au service du "soldat-poète" – ce fut son expression. »

Le colonel leva les yeux et, croyant apercevoir l'ombre d'un sourire sur le visage de l'accordeur de piano, il observa : « Récit étonnant, je sais.

– C'est un très beau poème.

– Oui, mais cet épisode fut sans doute regrettable.

– Regrettable ?

– N'anticipons pas, monsieur Drake, mais j'ai le sentiment que ce piano a quelque chose à voir avec le désir du "soldat" de devenir de plus en plus "poète". Le choix d'un piano – c'est seulement mon opinion personnelle – représente, comment dire, une sorte de faux raisonnement. Si le Dr Carroll croit sincèrement qu'introduire de la musique en ces lieux peut hâter la paix, j'espère seulement qu'il aura assez de militaires en armes pour la défendre. » Comme l'accordeur demeurait muet, le colonel bougea sur sa chaise. « Vous admettez avec moi, monsieur Drake, qu'impressionner un notable local en lui récitant des vers, c'est une chose. Mais que réclamer l'expédition d'un piano à queue jusqu'à l'un de nos postes les plus reculés en est une autre.

– Je ne m'y connais pas bien en affaires militaires », répondit Edgar.

Le colonel lui jeta un bref coup d'œil et fit mine de replonger dans ses papiers. Ce n'est pas le genre d'homme qui fera face au climat et aux problèmes de la Birmanie, pensait-il. Grand, maigre, des mèches de cheveux grisonnants tombant sur ses lunettes cerclées de fer, l'accordeur ressemblait davantage à un maître d'école qu'à un homme capable d'assumer des responsabilités militaires. Il avait des sourcils bruns, des favoris soulignaient ses joues. Il paraissait plus

âgé que ses quarante et un ans. Les petites rides qui s'étaient formées au coin de ses yeux clairs n'étaient pas dues au sourire. Il portait une veste en velours côtelé, un nœud papillon et un pantalon de laine un peu râpé. L'ensemble aurait dégagé une impression de tristesse si ses lèvres, des lèvres plus pleines que celles de la plupart des Anglais, n'avaient donné à son visage une douceur et une sérénité dont le colonel ne savait que penser. Il remarqua que l'accordeur pétrissait sans cesse ses mains, et que ses poignets se perdaient dans la profondeur des manches. Ce n'était pas le genre de mains auxquelles il était habitué, trop délicates pour un homme ; pourtant, lorsqu'ils s'étaient salués, le colonel avait senti en elles une vigueur, une force, comme si, sous l'épiderme rude, se cachait une armature de fer.

Killian reprit son récit : « Carroll resta cinq ans à Saharanpur. Pendant cette période, il participa à dix-sept missions et passa davantage de temps sur le terrain qu'à son poste. » Compulsant les rapports d'expédition, il entreprit de lire à voix haute : septembre 1866, repérage pour une voie de chemin de fer le long de la rivière Sutlej. Décembre, expédition topographique du corps des eaux et forêts dans le Pendjab. Février 1867, rapport sur les accouchements et les maladies obstétriques en Afghanistan oriental. Mai, infections vétérinaires du bétail dans les montagnes du Cachemire et risques de contamination pour les humains. Septembre, exploration de la flore des hauts plateaux du Sikkim par la Royal Society. Le colonel en perdait le souffle, au point que les veines de son cou se gonflaient, évoquant les montagnes du Cachemire – c'est du moins la réflexion que se fit Edgar, qui n'y avait jamais mis les pieds mais commençait à s'impatienter de n'entendre jamais parler de piano dans toute cette histoire.

« À la fin de l'année 1868, le sous-directeur de notre